

20. GODLUST (B.), PLOTON-NICOLLET (F.) éd., *Le païen, le chrétien, le profane. Recherches sur l'Antiquité tardive* (Religions dans l'histoire), Paris, PUPS, 2009, in-8°, 215 p.

Le présent volume rassemble huit contributions rédigées par de jeunes chercheurs de l'Université Paris IV – Sorbonne, qui préparent leur doctorat ou l'ont récemment soutenu ; c'est également le cas de deux contributeurs qui sont aussi les éditeurs du livre, B. Godlust et F. Ploton-Nicollet. L'Antiquité tardive constitue le fil conducteur de l'ouvrage, sous des aspects assez divers pour que les échos entre les différents textes ne soient pas toujours évidents pour le lecteur. Ces études se placent dans la continuité d'une tradition d'étude de l'Antiquité tardive, bien établie en Sorbonne depuis les travaux et l'enseignement d'Henri-Irénée Marrou, comme le rappelle Jean-Marie Salamito dans sa préface. Cette dernière se présente comme un manifeste de filiation et rappelle les principales étapes de la pensée du maître. Si l'on trouve ici un utile résumé de la réflexion française sur l'Antiquité tardive, on pourra regretter que les réflexions sur cette période et ce concept menées dans d'autres aires linguistiques et géographiques ne soient évoquées qu'en passant : on pense bien évidemment aux travaux de Peter Brown, mais d'autres éléments mériteraient d'être rappelés. Si la figure tutélaire de Marrou ouvre ainsi le livre, elle n'apparaît plus distinctement par la suite, et les liens avec cet initiateur distant ne sont jamais mis en évidence par les différents auteurs.

L'ouvrage s'articule autour de trois thèmes, « Civilisation de l'Antiquité tardive », « Histoire de l'Église » et « Études patristiques ». La place occupée pendant cette période par le christianisme, religion montante prenant peu à peu la place des cultes antérieurs, y compris dans le champ culturel, en particulier littéraire, mais aussi religion non unifiée, où les différents courants témoignent de situations culturelles et politiques diverses, est l'un des fils conducteurs des différentes études. Il était difficile de répartir la matière très diversifiée du livre ; on s'étonne un peu, cependant, que les trois dernières contributions, essentiellement consacrées à des pratiques littéraires, aient été isolées dans une partie spécifiquement patristique, alors même que la première partie comporte deux études littéraires et une étude portant sur l'art paléochrétien. Ne retrouverait-on pas ici, subrepticement réintroduite, une vieille ligne de faille qui prétend séparer les productions culturelles à partir de critères essentiellement religieux, quand bien

même ceux-ci ne sont pas les plus pertinents, dans la mesure où les auteurs, tant païens que chrétiens, sont issus des mêmes classes sociales et ont reçu la même formation rhétorique et littéraire ? La diversité des approches ici présentées témoigne cependant de la richesse des études menées à la Sorbonne dans le domaine de l'Antiquité tardive, à travers un foisonnement qui ne peut trouver d'ordre qu'a posteriori.

La première contribution, due à Benjamin Godlust, l'un des deux maîtres d'œuvre du volume, est présentée sous le titre « La redécouverte du paganisme traditionnel dans le cénacle des derniers pontifes » ; son objet consiste en fait en l'étude d'un chapitre du premier livre des *Saturnales* de Macrobie. À partir d'une analyse des procédés de composition et d'écriture qui sous-tendent ce chapitre, B. Godlust cherche à mettre en évidence le rapport aux auteurs anciens et aux traditions, tant littéraires que savantes et religieuses, dans les cercles païens de la première moitié du 5<sup>e</sup> siècle. Après une brève introduction consacrée à l'auteur et à l'œuvre, une traduction du chapitre étudié est suivie d'un commentaire composé du passage. L'exposé est clair, bien qu'il garde quelques traits de forme orale, en particulier des répétitions et quelques effets de style parfois trop voyants ; l'ensemble n'a sans doute pas été revu d'assez près : on relève une contradiction flagrante entre le corps du texte, p. 32, et la n. 25 (même page), à propos du statut de l'imitation littéraire dans l'Antiquité. On regrettera tout particulièrement qu'il soit difficile ici de faire la part de ce que l'auteur apporte de neuf par rapport aux études antérieures. Il est significatif, dans cette perspective, que les indications bibliographiques initiales soient réduites aux études françaises. De même, la mise en perspective de certains points du commentaire tourne rapidement court : ainsi, n. 37, p. 35, la question de la définition de Virgile comme poète ou comme orateur est rapportée à une déclamation de Florus, sans que la note permette de savoir s'il s'agit là d'une attestation unique hors de Macrobie. Malgré ces remarques de détail, l'étude fournit une intéressante étude de la réutilisation d'une figure type du *banquet*, le « trouble-fête », dans le cadre du projet d'ensemble de Macrobie.

La deuxième contribution, œuvre du second éditeur du volume, François Ploton-Nicollet, se présente également comme un commentaire de texte, poétique cette fois, le *Carmen 3* de Mérobaude. L'accent est assez différent, cependant, de celui de la première étude, dans la mesure où les enjeux religieux sont ici moins prégnants, tandis que les difficultés d'édition du texte occupent une place centrale. L'auteur, à partir d'une analyse des sources et des modèles du poète, met très clairement en évidence les procédés d'écriture propres à ce dernier. On a là un remarquable exemple d'étude d'un texte tardo-antique, où la recherche des sources n'est pas présentée pour elle-même, au point de réduire l'œuvre expliquée à un patchwork sans intérêt, mais où l'étude des modèles permet de mettre en évidence le projet littéraire de l'auteur et sa manière de l'élaborer à partir d'une tradition existante. À l'examen, la conception de la nature présente dans plusieurs œuvres de Mérobaude se révèle un reflet assez direct de sa vision politique du rapport entre monde romain et monde barbare.

La troisième étude est de nature assez différente : due à Céline Mesnard, elle porte sur l'histoire de l'art (« Le sacrifice d'Isaac et le personnage d'Abraham : un exemple de l'iconographie paléochrétienne ») et prend la forme d'une synthèse plus que d'une étude de cas. C'est sans doute la principale limite de cette contribution, où l'on peine à distinguer ce qui relève simplement d'un état de la

question et ce qui revient en propre aux recherches de l'auteur. En effet, nombre de travaux ont déjà été consacrés à cette scène célèbre et fréquemment représentée, y compris dans le cadre d'ouvrages à large diffusion, comme les « *Forêts de symboles* » dues à Martine Dulaey. Outre quelques généralités dommageables (par exemple, p. 91 : « au cours des premiers siècles, certains ont associé les trois visiteurs [d'Abraham] à une apparition du Fils entouré de deux anges, mais *le Concile de Nicée proclame la vérité trinitaire* et ceci peut être résumé par une citation d'Ambroise... », je souligne), on regrettera que la présentation des différents types iconographiques ne soit pas toujours accompagnée par l'analyse du sens à donner aux variations relevées avec acribie.

La seconde partie, consacrée à l'histoire de l'Église, s'ouvre par une contribution de Cécile Revel-Barreteau, « La fin des persécutions ? le tournant constantinien vu par les donatistes ». Le thème semble particulièrement prometteur : comment des courants marginaux au sein du christianisme réagissent-ils au changement de statut de ce dernier, lorsqu'il est passé d'une religion persécutée à un culte admis, voire officiel ? L'étude propose sur ce thème un utile panorama des sources ; elle souffre cependant d'un manque de mise en perspective du sujet abordé : à la lire, il est presque impossible de savoir si toute l'analyse revient à cette jeune chercheuse — ce qui est improbable, quels que soient les mérites de cette dernière, étant donné la masse des études déjà consacrées au donatisme — ou si elle s'appuie sur des travaux antérieurs. En outre, y compris pour des points centraux de sa démonstration, l'explication n'est pas dénuée de contradictions ; ainsi, l'auteur souligne (p. 104) que les évêques donatistes ont fait appel auprès de l'empereur, qu'il s'agisse de Julien, revenu au paganisme, ou de Constantin, alors qu'il a déjà commencé à privilégier le christianisme. Or elle indique immédiatement après que l'avènement d'un empereur chrétien a eu des conséquences directes sur les rapports des donatistes à l'autorité impériale : on se serait attendu à une analyse des variations de ces rapports en fonction de la religion de son titulaire. L'exposé est en outre déparé par plusieurs maladresses syntaxiques (par exemple p. 97 : « la vitalité du donatisme... a conduit à la mise en place d'une double hiérarchie... et sur des affrontements... » ; « ils ont constitué plus de la majorité des chrétiens... »).

Le texte de Sylvain Sanchez, « Le destin d'un homme cultivé du IV<sup>e</sup> siècle : Priscillien d'Avila », est le plus long de l'ouvrage. L'étude s'articule en deux parties : la première est consacrée à rappeler les circonstances historiques et politiques de l'affaire Priscillien, tandis que la seconde se penche sur la doctrine de cet homme et sur le contexte philosophique et culturel qui permet de la comprendre. Le lecteur pourra désormais se reporter à la publication de la thèse de l'auteur, consacrée à Priscillien et parue depuis, *Priscillien, un chrétien non conformiste. Doctrine et pratique du priscillianisme du IV<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle* (Théologie historique 120), Paris, 2009. La seconde partie du présent article s'attache à définir la doctrine de Priscillien et à la situer par rapport aux courants ecclésiastiques. Cependant, on regrette que l'auteur n'ait pas davantage utilisé les résultats des travaux menés depuis une vingtaine d'années sur la notion d'hérésie et d'hérésologie ; on s'étonne quelque peu, par exemple, de ne jamais voir citée l'étude de référence d'A. Le Boulluec. Une telle lecture aurait ainsi permis de préciser et de rectifier les références à Simon le Mage, ici restreintes à l'usage qu'en fait Jérôme. Les rapports dialectiques entre « hérésie » et courant(s) majoritaire(s) sont de même à peine effleurés. Enfin, la section consacrée aux

référents philosophiques de la pensée de Priscillien est pour le moins confuse ; l'auteur y prête beaucoup à la gnose, qui est présentée comme la source de tous les points de vue, y compris ceux du néoplatonisme. L'exposé introduit également une certaine confusion entre stoïcisme et néoplatonisme, si bien qu'un lecteur même attentif discerne difficilement les points pour lesquels Priscillien se rattache davantage à tel ou tel de ces courants. Nul doute que la thèse de l'auteur, récemment parue, permet d'éclairer bien des points traités ici plus rapidement.

La dernière partie du volume rassemble trois études patristiques. La première, due à Juliette Prudhomme, est intitulée « La critique des poètes profanes dans la poésie de Grégoire de Nazianze ». Si le thème peut sembler à première vue bien connu et déjà souvent traité, l'intérêt de cette enquête tient principalement à l'attention prêtée par l'auteur à la forme poétique que prennent ces critiques. Comme J. Prudhomme le démontre largement, les accusations portées par Grégoire ne sont pas neuves, pour le moins : violence, impudicité, mensonge, folie, etc. se retrouvent tant dans les attaques patristiques que dans les reproches adressés par certains courants philosophiques à l'écriture poétique. L'originalité de la critique de Grégoire tient à l'intégration de ces attaques dans une écriture elle-même poétique ; l'auteur intègre cette forme de la littérature profane — comme il le fait également dans le cas du discours — et élabore une poésie grecque chrétienne, dont il est l'un des paradigmes, tout comme il fournit dans le monde byzantin des exemples pour les cours de rhétorique, au même titre que les orateurs attiques, auxquels il fait pendant.

L'avant-dernière contribution, « Les chaînes exégétiques : une forme littéraire et une pratique d'érudition florissantes dans le domaine de l'exégèse de langue grecque » (Mathilde Aussedat), présente une forme littéraire relativement propre à la littérature chrétienne, les chaînes exégétiques (« des éditions du texte biblique assorties d'un florilège de citations patristiques », p. 169). Après quelques précisions sur l'histoire du terme et du genre littéraire, l'auteur propose un rapide parcours à travers cette forme souvent peu connue hors du domaine des spécialistes ; le corpus retenu pour sa thèse de doctorat, les chaînes consacrées au livre de Jérémie, lui fournissent un exemple tout trouvé. On notera ici, fait relativement isolé dans ce volume, une grande attention portée aux vecteurs de la transmission de ces textes, à savoir les manuscrits : en effet, si nombre de textes patristiques sont aujourd'hui édités, d'une façon ou d'une autre, les chaînes sont encore largement inédites, du moins sous leur forme complète. La présente étude met en effet en évidence le changement radical intervenu dans l'étude de cette forme littéraire souvent négligée : si les chaînes ont longtemps été vues comme un simple réservoir où puiser des textes qui n'étaient pas conservés en tradition directe, les travaux des dernières années ont davantage porté sur l'étude de ces ouvrages considérés tant pour eux-mêmes que pour les textes qu'ils transmettent. Il est en effet difficile de comprendre leur fonctionnement — et les déformations éventuelles des textes qu'ils transmettent — sans chercher à reconstituer le projet qui a suscité leur composition.

Le dernier article (« *Vt te salubriter ueritas uincat* [Contra Iulianum, III, 21, 42] : le *Contra Iulianum*, une œuvre polémique à caractère protreptique ») est dû à Mickaël Ribreau et consacré à une analyse rhétorique et littéraire du *Contre Julien d'Éclane* composé par Augustin d'Hippone dans le cadre de la crise pélagienne. L'auteur propose une clef de lecture appuyée sur la caractérisation du

genre littéraire de l'ouvrage ; M. Ribreau montre en effet que le traité a une claire visée protreptique et cherche autant à convertir l'adversaire qu'à le vaincre. L'examen s'appuie sur les théories rhétoriques anciennes, qui relèvent toutes du domaine profane. Peut-être l'auteur a-t-il, pour les besoins de sa démonstration, durci un peu plus que nécessaire l'opposition entre conversion de l'adversaire et victoire remportée sur lui. En effet, tout traité de controverse touchant à un débat interne au christianisme — et peut-être même tout écrit de controverse chrétien — vise à ramener celui qui est visé dans le giron de l'Église. Sans doute quelques écrits particulièrement radicaux d'un Jérôme peuvent faire penser que l'écrivain cherche simplement à réduire à néant son adversaire ; une étude attentive des autres textes, cependant, montre clairement que les moyens rhétoriques déployés par les auteurs visent tout à la fois à réduire les positions de l'adversaire (versant de la réfutation) et à le conduire ou le ramener à la position que le réfuteur suppose être celle de l'orthodoxie (versant protreptique, pour reprendre la caractérisation proposée par M. Ribreau). À tout le moins, le versant protreptique vise ceux qui suivent la doctrine réfutée, sinon l'homme qui en est l'origine. Une telle démarche ne paraît donc pas être un trait particulier à Augustin, même s'il le met peut-être davantage en avant que d'autres auteurs contemporains. Sans doute faut-il plutôt chercher un élément caractéristique de l'évêque d'Hippone, comme le suggère également l'auteur, dans le respect envers la personne de l'hérétique, séparée de ses doctrines.

Le présent volume offre donc un riche panorama des recherches actuelles consacrées à l'Antiquité tardive en Sorbonne, tant dans le domaine de la littérature que dans ceux de l'histoire ou de l'histoire de l'art, tant dans le domaine latin que dans le domaine grec. On ne peut que se réjouir que les deux éditeurs aient rassemblé ces études.

M. CASSIN